

André Raynaud

LA BAVARDEUSE

Le pou et la puce sans antiparasite

Mon Petit Éditeur

Retrouvez notre catalogue sur le site de Mon Petit Éditeur :

<http://www.monpetitediteur.com>

Ce texte publié par Mon Petit Éditeur est protégé par les lois et traités internationaux relatifs aux droits d'auteur. Son impression sur papier est strictement réservée à l'acquéreur et limitée à son usage personnel. Toute autre reproduction ou copie, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon et serait passible des sanctions prévues par les textes susvisés et notamment le Code français de la propriété intellectuelle et les conventions internationales en vigueur sur la protection des droits d'auteur.

Mon Petit Éditeur
14, rue des Volontaires
75015 PARIS – France

IDDN.FR.010.0116612.000.R.P.2011.030.31500

Cet ouvrage a fait l'objet d'une première publication par Mon Petit Éditeur en 2011

*Si je bavarde, c'est uniquement pour...
cacher ma peur de l'avenir.*

Le but de cette histoire est le divertissement. Toute ressemblance avec des personnes, des noms propres, des lieux privés, serait entièrement fortuite.

Chapitre 1

— Monsieur Lepoux ! Je ne vous demande pas ce que je viens de dire ! Monsieur Lepoux vient en classe pour dormir, il ne faut pas le déranger, sinon il va rentrer chez lui fatigué, se fâche le prof.

Un élève proche secoue le garçon qui s'ébroue avec difficulté. Il se lève, sans trop savoir pourquoi. Il est grand, son mètre quatre-vingt le place bien au-dessus de ses camarades. Mal habillé d'un jean pas très propre et d'un pull sans forme, des cheveux châtain un peu longs en bataille et des yeux verts ensommeillés. Il courbe le dos sous la réprimande, comme quelqu'un qui a l'habitude.

— De toute façon, inutile de te punir, assieds-toi et continue ta nuit.

L'enfant se tait, laissant passer l'averse des moqueries de ses camarades. À midi, il sort de la classe sous les quolibets. Un groupe le serre dans un coin pour se moquer de lui.

— Lepoux, Lepoux est sale, Lepoux, Lepoux, c'est un vieux pou, Lepoux !

Surgissant d'on ne sait où, une petite élève s'insurge et s'en prend aux moqueurs.

— Laissez-le tranquille bande d'imbéciles, il ne vous a rien fait ! s'écrie-t-elle.

— On aura tout vu, s'exclame un gamin, le Pou est défendu par un microbe, c'est le comble ! Dégage !

— Laisse tomber, dit le Pou en se dégageant, ce n'est pas des histoires pour les petits.

LA BAVARDEUSE

Il se dirige rapidement vers la sortie, poursuivi par la gamine.

— Je n'aime pas que l'on ennue les gens, pourquoi ils s'en prennent à toi, tu as l'air gentil ?

— Laisse tomber, c'est une longue histoire, tu pourrais devenir leur cible, toi aussi.

— Je sais me défendre, qu'ils essayent !

Le gamin détaille la petite, elle est minuscule dans sa robe bleue très propre et parfaitement repassée, son sourire ouvre la porte à la bienveillance. Ses cheveux, d'une longueur inhabituelle, éparpillés dans son dos, tombent largement au-dessous de la ceinture, attirant l'œil. Éclairé par des yeux marron clair brillants de malice, son visage n'est qu'un sourire. Jolie, certainement, mais le Pou ne regarde personne, il fuit même les gens trop curieux.

— Je croyais que la maternelle était dans la cour d'en face !

— Je ne suis plus à la maternelle ! se rebelle la gosse.

— Je vais par là, salut, et le garçon allonge le pas dans la direction opposée à celle de la petite.

Le mardi soir suivant, la gamine sort de chez elle lorsqu'elle aperçoit un attroupement, à cent mètres, sur le trottoir. Elle s'approche. Surprise, elle reconnaît le grand de son collègue assis par terre. Elle se faufile entre les curieux. Il est un peu pâle et son visage est couvert de sang.

— Ça va ? Lève-toi, tu te donnes en spectacle, lève-toi, suis-moi, j'habite juste là.

Le garçon se met debout et suit la fille dans l'immeuble voisin. Elle ouvre sa porte et l'invite à entrer.

— Installe-toi, je vais chercher de quoi nettoyer tout ça.

Le garçon regarde autour de lui. L'appartement est traditionnel, propre, bien tenu et bien rangé. La pièce grande et claire respire le calme et le confort.

LA BAVARDEUSE

— Te casse pas, ce n'est rien, une blessure à la tête saigne beaucoup, ce n'est pas grave, je t'assure. Il vaut mieux que je parte avant le retour de tes parents, c'est mieux.

— Pas question ! Que t'est-il arrivé ?

— Rien, un gars en skateboard m'a balancé par terre sans s'arrêter, c'est tout. Aïe, doucement ça pique ton truc !

— Il est douillet comme une fille, un grand gars comme toi !

— T'es plus à la maternelle, t'es où alors ?

— En troisième, j'ai bientôt quinze ans ! Je sais, je suis minuscule ! déplore la gamine.

— Presque quinze ans, t'es naine !

— Ça suffit, n'en rajoute pas, je te demande pourquoi tu es si grand, moi ?

— Moi, c'est normal, j'ai quinze ans passés.

— Un an de plus. Et tu es en cinquième, tu y fais quoi ?

— Je dors, tu as entendu les gamins l'autre jour !

— Tu n'as pas l'air bête, je comprends mal.

— Il n'y a rien à comprendre.

— Tes parents ne disent rien ? Mon père me tuerait, il ne rigole pas sur le sujet, si je redouble, je serai punie toute l'année scolaire suivante.

— Je n'ai plus que ma mère et elle s'en fiche, elle a mieux à faire. Mon père est parti, il ne la supportait plus, alors il me l'a laissée. Tu parles d'un cadeau !

— Toi tu n'as pas de père, moi je n'ai pas de mère, à nous tous, nous ferions une famille.

— Ta maman...

— Non, ils sont divorcés. Le moindre mot, elle en faisait un drame. Nous ne regrettons rien, ni mon père ni moi.

— Toi, tu es mieux sans ta mère. Moi sans mon père, ma vie a changé, enfin, chacun ses misères. Dommage que tu sois si petite, t'es gentille.

LA BAVARDEUSE

— Non, tu l'entends, l'autre, dommage : elle est petite ! Et Alors un mètre trente-cinq et trente-cinq kilos, le tout bien propre. Moi, je te demande pourquoi tu es sale et crasseux ?

— Ma mère et moi, on est simplement un peu dans la dèche.

— Où tu habites ? Ici en ville ? s'informe la fille.

— Au camping.

— Il n'y a pas d'eau au camping ?

— Si, quand on paye sa place et qu'il est ouvert. On squatte une caravane, le propriétaire n'ose nous mettre dehors.

— Qu'est-ce qu'elle fait ta mère ?

— Justement rien, enfin, pas ce qu'il faut.

— Si tu veux te laver un peu, vas-y, nous avons de l'eau, elle est même chaude.

— Non, non, si ton père revient...

— Mon père ne rentrera pas avant longtemps, tu n'as rien à craindre !

— Il travaille dans quoi ?

— Il travaille dans l'administration.

— C'est-à-dire ?

— Je comprends pourquoi tu patines en classe. Il est fonctionnaire.

— Je peux passer un coup sur ma figure. Je prendrai une douche cette nuit.

— La nuit ! C'est vrai, tu te caches. Tu peux y aller, je te donne un gant.

Quand je pense à cette rencontre, je suis un peu attendri. Toute cette gentillesse et cette compréhension m'ont mis mal à l'aise. Pour la première fois, j'ai compris : je marche dans le mauvais sens. Certes, la vie n'est pas facile pour moi. J'en prends sans doute prétexte pour refuser le combat. Croyez-moi, pour remettre ma mère sur les rails, c'est plus qu'un combat, c'est une guerre. Les jours suivants, nous nous sommes aperçus dans la cour, sans nous parler. Elle semble un peu solitaire,

LA BAVARDEUSE

sauvage, peut-être. Pourtant, je n'ai pas eu cette impression l'autre jour.

Autant la petite a fait preuve de gentillesse et de camaraderie avec moi, autant elle paraît distante avec les autres élèves.

En tout cas, j'ai compris que je devais être très prudent et très discret, un mot de trop peut m'attirer une montagne d'ennuis. J'ai mon compte, inutile d'en rajouter. Je porte seul mon fardeau et c'est bien. Je décide de ne plus lui parler pour éviter d'en dire trop. La Puce est futée.

C'est vrai, sa gentillesse me touche. Autour de moi il y a les indifférents, qui ne me voient pas et ceux qui me voient trop et s'en prennent à moi parce que je ne leur ressemble pas. Ma situation est vue comme une faiblesse. Et, tout le monde le sait, la faiblesse ouvre la porte aux attaques et aux moqueries.

Je suis grand et fort, je peux me défendre, seulement je ne désire pas exciter la curiosité des services sociaux sur mon cas. Je tiens profil bas en attendant une éclaircie, qui ne viendra sans doute jamais.

Je pense avoir suffisamment découragé la petite pour qu'elle me fiche la paix.

Chapitre 2

C'était mal connaître ce trublion en jupon. Un mercredi, elle m'attendait à la sortie du camping.

— Te voilà enfin, j'ai cru que tu ne sortirais jamais de ta boîte à conserve.

— Qui t'a demandé de m'attendre ? Pas moi !

— Tu es au courant ?

— Au courant de quoi ? Si tu parles par énigmes, j'ai déjà du mal à suivre ce matin.

— Pour Marco !

— Marco, celui de ma classe ?

— Oui, celui qui t'embête tout le temps, tu es au courant ?

— Mais au courant de quoi enfin ! Tu causes ou tu dégages, j'ai à peine dormi, tu me saoules.

— Je résume : hier, Marco a été renversé par une voiture en rentrant chez lui. Il est à l'hôpital dans un piteux état.

— Tu ne comptes pas sur moi pour me lamenter sur son sort, j'espère ?

— Non ! Ce que je trouve moche, c'est que le type qui a fait ça va s'en sortir sans une égratignure, se lamente la petite.

— Tu veux le griffer toi-même ? Vas-y, t'as pas besoin de moi.

— Si je savais qui c'est ? La police n'a rien trouvé, il ne sera jamais pris, dommage pour mes ongles.

— La police est forte, d'un rien, elle retrouve tout. Ils l'auront.

LA BAVARDEUSE

— Je t'assure, pas de témoin, pratiquement aucun indice, rien, le vide.

— Comment sais-tu tous ces trucs, toi ? Tu es de la police ?

— Non, un ami de mon père, aucun début de piste.

— Si tu le dis. Il est encore à l'hôpital ton Marco ?

— On ne sait même pas s'il en sortira. Il a..., enfin, un truc à la tête. Il bouge plus, il parle ne plus, rien.

— J'irai le voir tantôt, il est à quel hosto ? propose Sébastien.

— Je vais y aller avec la mère d'une copine, tu veux venir avec nous ? propose la fille.

— Oui, à quelle heure ?

— Chez moi, à deux heures. Tu es certain de vouloir y aller ?

— Oui, pourquoi ?

— Tu te précipites au chevet de ton pire ennemi, avoue que j'ai le droit d'être surprise.

— J'ai la bonté rivée à l'âme depuis toujours, qu'y puis-je ?

— En progrès le redoublant. Merci pour lui, il ne verra rien, nous lui raconterons.

— Je préfère passer sous silence cette visite. Je suis moche, sale et idiot, c'est parfait pour moi, j'ai horreur du changement.

Arrivés à l'hôpital, nous avons dû faire la queue pour entrer dans la chambre. Le pauvre gamin faisait pitié. Quand ses parents sont sortis boire un café, discrètement j'ai pris ses deux mains en disant :

— T'en fais pas vieux, tu iras bientôt mieux. Je t'assure, ils vont l'avoir, je te le garantis.

— Oui, ils vont l'avoir, confirme la Puce.

Le lendemain, la Puce m'accroche à l'intercours.

— La police n'a toujours rien, je suis désolée, nous ne tiendrons pas notre promesse.

— Quelle promesse ? Qui a promis quoi ?

— Je t'ai vu lui prendre les mains en lui promettant, « on l'aura ». Tu es décidément un drôle de gars, tu as le pardon facile et la bonté, enfin, tu sais.